

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FRANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES, ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni, ne commande à personne, je fais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je veux, et je meurs quand il le faut.

VOL. 5: QUEBEC 2, SEPTEMBRE, 1844; No. 32.

Mélanges Littéraires.

VILLE BILLET DE LOGEMENT

Voici que le dragon arrive sur son cheval fumant : le soleil a terni son casque, son front bronzé est souillé de poussière ; et un pli de mauvaise humeur crispé, sa moustache grise. L'escadron a aujourd'hui doublé l'étape, et vient de s'arrêter ce village dont les maisonnettes de chaume sont éparpillées, au bas de la colline boisée comme des ruches dans un verger. Il a long-temps cherché le gîte où il doit passer la nuit ; mais partout on lui a crié : " Plus loin." Et il est ainsi arrivé de proche en proche à la dernière cabane du village.

Devant le seuil se tient une femme et deux enfants. A la vue du soldat, la femme leve la tête, et la petite fille se serre contre sa mère, tandis que le garçon porte militairement la main à son bonnet, et se place au port d'arme. Le dragon a présenté son billet de logement. On lui dit enfin : " C'est ici." Et l'on cherche une place pour lui et son cheval.

Mais la fatigue et la faim ont aigri l'humeur du soldat. Il trouve l'écurie humide, le ratelier mal garni, le lit trop dur, le pain trop noir. Habitué à vivre en pays conquis et à mépriser tout ce qui ne porte pas comme lui l'uniforme, il s'irrite, menace, et le fermier qui s'effraie laisse tout à sa discrétion.

Il remplit alors la mangeoire de son cheval, prend la meilleure place à table, l'assiette la plus propre, le plus grand verre, et soupe sans remercier son hôte qui le regarde d'un air sombre.

Mais voilà que le petit garçon s'est approché ; il contemple le casque brillant déposé aux pieds du dragon ; il le caresse timidement, il le soulève, il le pose avec hésitation sur sa tête en se tournant vers le soldat. Le soldat a tout vu, et il se tait ; le pli menaçant qui faisait grimacer sa lèvre s'est effacé ; l'enfant enhardi s'approche et soulève l'espadaon à fourreau d'acier ; il enveloppe deux fois sa taille dans le ceinturon, le boucle, puis s'élance avec un cri de joie en regardant le sabre qui traîne bruyamment derrière lui.

Cette fois, le dragon a souri, et s'est tourné vers le fermier qui sourit égale-

ment.

— Ce sera un soldat ! dit le paysan en montrant son fils avec un orgueil de père.

— A la bonne heure ! répond le cavalier qui attire l'enfant sur ses genoux, le regarde, l'embrasse, puis l'interroge.

Il lui demande son âge, son nom, s'il aime l'empereur, et s'il veut se battre contre l'étranger. La mère qui s'est approchée l'aide à répondre. Il se nomme Michel, il a sept ans, il crie : Vive l'empereur ! et montre le poing aux Cosaques. Le dragon passe en riant la main sur la tête brune du petit garçon, et l'embrasse. Ce cœur rude, mais bon, n'a plus ni orgueil ni colère ; la vue d'un enfant l'a désarmé. Il le fait boire dans son verre, manger à son plat, et lui choisit les morceaux. Tout-à-l'heure il commandait en maître, maintenant il est le serviteur soumis de Michel ; tout-à-l'heure rien ne lui plaisait, maintenant tout lui convient.

La petite fille vient à son tour, et il l'assoit sur un autre genou ; il la berce dans ses bras, il lui laisse tirer sa moustache, il la fait jouer avec le ruban terni de sa croix d'honneur. A cette vue, le fermier s'apaise et oublie les torts du soldat. Les femmes rassurées se rapprochent ; on apprête les rouets, on se remet à broyer le lin, et l'on reprend les chansons de veillée.

Le dragon regarde tout, écoute tout, et les souvenirs de son premier âge lui reviennent : lui aussi est né dans un village. Il connaît les travaux de la campagne et veut le prouver. Il demande une braie, quitte son uniforme, et se met courageusement à l'ouvrage.

Puis, comme le fermier et les femmes s'émerveillent ; il leur raconte sa jeunesse. Il leur dit comment il était le plus habile à manier la faux, à conduire la charrue, à battre le grain sur l'aire. Alors il était joyeux et d'honneur facile ; il ne vivait point au milieu d'ennemis, toujours la main sur sa carabine ; il n'avait point pris l'habitude de la violence par instinct de conservation, il ne s'était point endurci par l'isolement. Il avait des voisins, des amis, un vieux père qui l'aimait et le conseillait !

A ce dernier souvenir, le dragon redevient silencieux ; mais le fermier l'interroge, et il répond avec bienveillance. Il dit ce qu'il a vu dans les autres pays, et ce qu'il serait avantageux d'imiter. Ce n'est plus un inconnu qui menace, c'est un ami qui instruit et encourage.

Puis après les utiles enseignements viennent les récits militaires, les anecdotes romanesques, les détails de mœurs étrangères qui prolongent la veillée bien au-delà de l'heure accoutumée.

Et le lendemain, quand il faut repartir, la famille entière accompagne le soldat jusqu'au seuil comme une vieille connaissance. Il a donné de la poudre à Michel, quelques crins rouges de son casque à sa petite sœur, et tous deux, en regardant monter à cheval, lui crient du seuil :

— Reviens bientôt !

Le dragon ne reviendra point ; mais cette soirée passée au foyer domestique a attendri son cœur endurci par la guerre. Il s'est rappelé ce qu'il avait été avant de devenir le soldat, et il emporte de l'humble ferme un souvenir qui le rendra plus doux pour la femme sans défense et pour l'homme désarmé !

TRIBUNAL DE PARIS.

L'ENLEVEMENT DES SABINES.

Mariette, grosse fille vêtue d'indienne, dont les mains sont fourrées dans les

poches d'un tablier rouge pourpre, s'avance devant le tribunal faisant une mine atroce. La colère brille dans ses yeux ; elle a contre Jacques Belhomme, chef d'un bureau de placement et défenseur en la cause, des griefs importants à faire valoir.

Le juge. — Voyons, mademoiselle Mariette pourquoi réclamez vous 40 francs de dommages-intérêts à Belhomme.

Mariette, montrant Belhomme. — En v'là un gueux, un indigne de vivre, un monstre qui abuse de ses facultés pour arracher les jeunes filles de leur ouvrage pour en faire des rien du tout.

Le juge. — Soyez plus calme, que vous a fait Belhomme !

Mariette. — J'étais en train à faire des culottes de peau pour le gouvernement ; je fesais tranquillement mes trois jambes par jour (rire) à 1 fr. 10 c. par jambe c'était gentil, il y avait de quoi faire son chemin (rire général). V'là qu'un jour le brigand de Belhomme vient à moi et me dit comme ça : « Mariette, il y a t'une belle occasion. — Laquelle, que je lui fais. — Trente sous à gagner en deux heures. — Trente sous, et que faut-il donc faire ? — Une Sabine. — Une Sabine ? connais pas, que je lui fais, ça a-t-il des pattes, cet oiseau-là » (rire prolongé). Là dessus v'là Belhomme qu'il me dit que je n'aurai qu'à m'habiller en blanc, à faire la grande dame et aller au spectacle.

Belhomme. — Vous avez accepté de bon cœur, convenez-en, là.

Mariette. — C'te bêtise, pour aller au spectacle, moi qui en suis folle... quand on joue une pièce un peu jolie je me bats à la porte comme le premier venu ; l'autre jour même, pour voir madame Lescombat, j'ai perdu mon bonnet pendant cinq minutes, je l'ai retrouvé seulement au contrôle. (Rire général.) C'était un municipal qui en avait pris soin, la garde municipale est une belle chose (bruyante hilarité.)

Le juge. — Revenons à nos moutons, vous avez accepté l'offre que vous faisait Belhomme de vous faire gagner trente sous chaque soir.

Mariette. — Oui, mais je ne me doutais pas comment que ça se ferait. On nous mène au théâtre du Vaudeville... arrivé là le père Belhomme me dit : « Vous savez qu'il faut vous laisser enlever. — Enlever ?... de quoi, et par qui ? — Par Romulus et ses compagnons, mais ça sera pour rire. — Bon, si c'est pour rire, ça me chausse... » mais voilà-t-il pas bien d'une autre, on voulait m'enlever devant le public, il y a t'un invalide qui jouait Romulus qui m'a empoignée par les jambes devant tout le monde (rire général.) Eh ben, excusez, montrer ses mollets à quinze cents personnes pour trente sous, c'est peu cher, (Longue et bruyante hilarité.)

Le juge, riant. — De sorte que vous ne voulez plus figurer au théâtre du Vaudeville ?

Mariette. — Je sors d'en prendre et Romulus aussi... Je lui ai donné un coup de poing entre les dents qu'il n'a plus eu d'envie de me renlever, il m'a jetée sur un pompier, qui m'a reconduite chez moi, où je suis restée, vu qu'il y a plus de profit à faire des culottes pour le gouvernement qu'à se faire empoigner les jambes à vil prix, voilà mon opinion.

Belhomme, prenant à son tour la parole, dit que c'est à titre de simple renseignement qu'il a engagé Mariette à se faire figurer dans le vaudeville nouveau, l'Enlèvement des Sabines, qu'il ne lui a jamais conseillé d'abandonner ses travaux pour cela, et que si elle a eu une suspension d'occupation, il n'en peut supporter le prix, car il ne doit aucun dommage-intérêt, n'ayant agi pour le compte de personne.

La Sabine est déboutée de sa demande.

Mariette, s'en allant, Brigand de Romulus, va ! en v'là t'un polisson ! Si je le rencontre, je lui dirai mes noms et prénoms.

UNE LANGUE MORTE

Le capitaine rapporteur.—M. Troupeau!

Une femme se présente et dépose un énorme bouquet sur le bureau du président (surprise générale).

Le président.—Qu'est ce que cela signifie ?

La femme.—Ça signifie, M. le président que je suis la femme Troupeau, que mon mari, m'a ordonné de vous apporter ça.... il a dit que vous saviez bien ce que ça voulait dire.

Le président.—Mais pas le moins du monde. Il est fou votre mari.

La femme Troupeau.—Ah ! mon Dieu ! c'est tout comme depuis qu'il a eu la bête d'idée de se fourrer dans une société d'horticulture... il ne parle plus qu'avec des fleurs... c'est stupide... mais en bonne épouse je dois flatter sa manie.

Le président, souriant.—Mais qu'est-ce que vous voulez que le tribunal comprenne...

La femme Troupeau.—Oh ! je vais vous expliquer ça, moi. Depuis un an il ne cause pas autrement avec moi, j'ai bien été forcée de comprendre ; voilà ce qu'il vous dit : *La mauve* qu'est dans le bouquet signifie qu'il vous parle avec *sincérité*... et *l'immortelle*, l'estime qu'il a pour vous... Le *seringat*, veut dire le regret qu'il a d'être, par la *fleur de sureau*, malade des sept branches de *réséda*, depuis le 7 du mois, ce qui a mis (*églantier*), obstacle à son (*mouron*) exactitude ; (*guimauve*), cela soit dit sans (*pissantit*) outrage (*œillet d'inde*) déguisement et avec (*giroflée*) vérité... (ici le rire qui s'est répandu dans la salle gagne le tribunal.)

Le président, souriant.—Qu'est-ce que vous venez nous raconter là... vous abusez des moments du conseil.

La femme Troupeau.—Dans ! je vous explique son emblème à c't'homme (nouveaux rires). Mon Dieu, il n'est pas malade du tout ! c'est pour rester chez lui à cultiver ses fleurs. Qu'est-ce qui pourra donc le guérir de ça... j'y donnerais une fameuse récompense à celui-là... Figurez-vous M. le président, que Troupeau me parle toujours ainsi. Tenez, par exemple : quand il veut que j'aille chercher le dîner, il m'envoie par la bonne une branche de cerfeuil, une gousse d'ail et une botte d'échalottes (rires bruyants).

Au milieu de l'hilarité générale le tribunal, passe outre et condamne Troupeau à six heures de prison...

La femme Troupeau.—Vous ne pourriez pas lui en mettre vingt-quatre heures ça m'obligerait bien (rires.)

Le président.—Dans quel but ?

La femme Troupeau.—Eh ! c'est que, voyez-vous, vingt-quatre heures de cachot ça pourrait bien le guérir un peu ; dans tous les cas ça ne pourrait pas lui faire de mal.

Le président, maintenant la condamnation.

La femme Troupeau.—Allons, va pour six heures, ça lui fera peut-être du bien. Voilà cependant où conduit le fanatisme de l'horticulture. Tenez, M. le greffier, vous qui mettez en note les condamnations à la prison, acceptez cette fois et de ma part cette branche de *ayosotis* ; ça veut dire : ne m'oubliez pas. (longue-hilarité.)

Billet doux Américain, du N.-Y. Union.

—o—

Nous l'insérons comme un modèle digne de l'imitation des "Lovelaces" dont la situation les force de confier leurs secrets au papier.

Ma douce. Oh ! l'amour de mon amour, miel clarifié, essence de citrons,

pain de sucre-blanc de mon espérance, et mélasse de mes enivrants désirs ; depuis trois grands jours tu es éloignée de moi ! Le soleil est obscur à midi, la lune n'est étoilée ni brillante quand tu es absente. Ton pas, c'est la mélodie de l'Empire et l'air agité par la robe, quand tu passes, est le zéphir des jardins d'Eden au temps des premières fleurs. Je te donnai un baiser quand nous nous vîmes pour la dernière fois, et mon être tout entier en ressentit la douceur ! Une boucle de tes cheveux caressa mon nez, et cet organe fut changé en pain de sucre ! Oh ! épice des épices, envoie moi une boucle de tes cheveux, envoie moi quelque chose qu'ait touchée la main chérie ; et je deviendrai fou à lier de délices ! Un regard de tes yeux me transporterait au troisième ciel ! Tes lèvres sont des roses rouges cueillies dans Eden par la main d'un ange.

Mon cœur s'enflamme quand je pense à toi ! Mon cerveau est un volcan ! Mon sang brûle et écorche mes veines et mes poumons sur son passage ! Oh ! viens donc mes délices ! Quand tu viendras prends bien soin de m'apporter ces deux chelins que tu m'as empruntés, car j'ai besoin de Tabac ! !!

LE FANTASQUE.

2-SEPTEMBRE, 1844.

JOURNAL D'UN AMERICAIN EN CANADA.

Québec.—Continuation.

(Voir les Nos 29, 30, 31.)

Mercure ; Guignon, des guignons, j'ai encore manqué le bateau à vapeur ; mais cette fois c'est ma pure curiosité qui en est la cause. Comme je m'en allais à mon hôtel chercher mes effets qui consistent en mon grand chapeau de castor gris qui me sert de valise et dans lequel je mets un col de chemise de rechange, mon cure-dent, mon porte-cigarres et mes impressions de voyage, je rencontrai une troupe d'individus que je reconnus pour des soldats anglais à l'air esclave des hommes et au gros ventre de quelques uns des officiers. Ils étaient précédés d'une excellente bande de musiciens ; moi qui aime la musique à la folie et qui ai même cultivé le triangle avec succès, quand j'étais petit, je ne pus m'empêcher de les suivre, au milieu d'un tas de va-nu-pieds qui en courant me poussaient par-ci, me cognaient et me bousculaient par-là, me couvrant de boue à chaque instant, comme si on eût été dans un pays républicain. Ça me représentait presque notre magnifique quatre de Juillet ; avec cette différence qu'ici, ô horreur ! un nègre disputait la grande route à des blancs ! Je me croyais presque en pays libre, mais cette illusion ne dura pas. Arrivé sur la place d'armes, des officiers à cheval commandèrent aux soldats, du ton le plus impérieux, de se tenir en rang, l'œil fixe, la tête droite, les bras aux côtés, un fusil lourd à l'épaule, enfin tout le corps dans la position la plus gênante ! Et ces hommes avaient la patience de rester ainsi des demi heures entières. Mais ce n'était rien, après s'être pavanés sur le terrain, avoir caracolé contre la foule et fait frotter de la partie postérieure de leurs chevaux, les respectables citoyens spectateurs, les mêmes officiers commandèrent aux soldats avec la même insolence et à propos de rien, de

tourner à droite, à gauche, de marcher, de trotter, de se mettre à genoux, comme de vrais chevaux de cirque ; et chose incompréhensible ces braves gens faisaient tout cela sans murmurer. Dans mon vieux état du Kentucky les choses ne se passeraient pas de même ! si un pékin de muscadin d'officier s'avisait de parler à ses hommes de la sorte, on le pendrait au premier arbre venu et les soldats mâcheraient tranquillement leur chique, assis par terre, en attendant qu'il soit mort. On me dit que les soldats n'ont ici pour faire tout ce que j'ai dit, que quelques sous par jour. Ce n'est pas surprenant alors qu'ils se fassent tuer sans broncher ni mot dire ; mieux vaut cent fois la mort que pareille vie. Les officiers sont bien payés, dit-on, mais cela se comprend puisqu'ils achètent leur grade et que le mérite n'est pour rien dans l'avancement. Voilà un genre de spéculation que l'on ne connaît pas encore aux Etats-Unis ou pourtant on en sait long ; ce serait pourtant un bon moyen de se débarrasser des perturbateurs loco-focos qui n'en veulent qu'à l'argent. Si jamais je suis président de l'Union, (et pourquoi pas) je penserai à cette idée : c'est pour cela que je la mets en note.

Jeu. — Il pleut ce matin ; j'ai fumé déjà dix cigares de la Havane que j'ai reconnus de suite pour les avoir vu manufacturer à Boston avec des feuilles de chicorée presque pourrie, puis séchée. J'ai offert à un connaisseur d'ici un véritable Havane que j'ai apporté de Cuba même ; il en a humé deux bonftées et l'a jeté à terre. Il préfère les autres qu'il paie 12 sous. Nous autres américains nous pouvons battre tous les fripons de l'univers réunis et c'est par esprit national que je me suis empesté toute la matinée. Il y a ce soir un concert dans l'Hôtel où je loge ; ce sont des canadiens qui le donnent ; je veux rester encore pour voir ça.

Monsieur le Rédacteur du Fantasque.

C'est un pays magnifique, veus en conviendrez, que le Canada, c'est un peuple bien heureux que celui qui couvre les bords du St. Laurent ; les caillies ne lui tombent pas au bec toutes rôties, mais peu s'en faut ; même il lui tombe mieux que cela : des représentants tout cuits, tout assaisonnés, tout machés ; il ne lui reste plus qu'à les avaler ; par exemple c'est ce qui n'est pas si facile, quand on lui en offre d'aussi coriaces que ceux qui, par le tems qui court, se font élire d'emblée dans les journaux.

Vous ne me connaissez pas, monsieur l'éditeur, de sorte que vous me trouvez bien insolent peut-être de vous adresser ainsi une lettre de but en blanc sans plus de cérémonie que si nous étions compère et compagnon. Mais on dit que les braves gens n'aiment point trop la cérémonie du grand monde, les petites façons et les courbettes ; j'ai pensé donc que je pouvais me dispenser avec vous de tous les saluts et de toute cette politesse qui auraient usé pour rien le bord de mon chapeau neuf, et je n'ai pas le moyen de m'en acheter un tous les mois, car quand je reviens du marché, que j'ai payé à la barrière du pont Dorchester, pour passer la rivière St. Charles, à la barrière du chemin de Beauport pour faire usage de la grand route du roi, à la barrière du Saut Montmorenci pour passer le pont, je vous assure qu'il me reste peu de chose à destiner à ma toilette ; heureusement que la laine de mes moutons me procure... mais revenons à nos moutons, je veux dire laissons la nos moutons pour parler de ce dont il s'agit qui pourrait bien après tout être le loup endimanché sous la peau d'un agneau. Il faut que vous sachiez que je suis un cultivateur du Château Richer ; je ne suis pas écuyer, mais ça ne gêne rien à l'affaire, ma terre m'appartient, je ne dois rien à personne, mes quatre enfants mangent chacun comme quatre et ma femme fait plus envie qu'pitie.

Vous allez sans doute dire : mais, que veut donc ce brave homme ! car je sa

qu'on n'écrit dans les gazettes que quand on est mécontent ou qu'on a besoin de quelque chose. A cela je répondrai que tout individu qui ne veut pas se borner à jouer ici-bas le rôle égoïste et souterrain d'une simple taupe, doit être citoyen avant même d'être père, époux, fils ou frère ; un nommé Jean Jacques Lionseau qui n'était pas un sot à ce qu'on prétend, a dit cela, et moi je le confirme. Venons au fait ; donc un jour que j'étais allé vendre du bois au marché, je m'avisai d'après l'avis de ma femme, d'acheter une demi livre chandelle, pour nous éclairer ; le soir, rendu chez nous, dès que j'eus besoin de lumière, je sortis la susdite chandelle du papier dans lequel l'épicier, (c'est-à-dire en français le *groceur*.) me l'avait enveloppée ; puis jetant les yeux sur le dit papier je vis avec une surprise agréable que c'était une gazette du jour même. Bon ! pensai-je, voilà encore de quoi nous éclairer ! Bon groceur, va !

Or monsieur, c'est plus fort que moi, quand je vois une gazette, il faut que je la lise, serait-elle même en allemand ou en chinois. Il se trouva que celle que j'avais était le Journal de Québec ; eh bien c'est égal, je me mis à tâcher de la débrouiller. Je n'entreprenais pas là facile affaire, direz-vous ; n'importe ; j'aime tant à savoir ce qui se passe dans le pays, que coûte que coûte il faut que je sache de quoi il retourne en politique. Imaginez donc, monsieur le rédacteur du Fantasque, quelle fut ma surprise quand je vis que notre comté allait élire un représentant parmi les citoyens de Québec qui feraient mieux selon moi de trouver deux bons membres pour leur ville et un brave homme pour leur comté que de vouloir en fournir aux campagnes qui ne leur en demandent point. Je pensai d'abord que quelqu'un de par chez nous pourrait me donner quelques renseignements sur cette affaire-là ; j'allai voir les gros bonnets de la paroisse : le curé, les notaires, les docteurs, le bedeau, le marguillier en charge, deux ou trois capitaines de milice ; et pas un d'entr'eux ne put me dire un mot des élections ni des candidats ; les uns me disaient qu'ils avaient entendu à travers les branches que M. Quesnel le membre actuel ne se présenterait plus de nouveau ; les autres qu'il fallait à tout prix avoir un membre qui ferait les affaires du comté et du pays avant de penser aux siennes. Après avoir écouté et pesé les raisons des uns et des autres, je me dis comme cela à moi-même : Quel bien peut avoir fait par hasard le comté de Montmorenci à ce généreux représentant qui vient d'une manière aussi désintéressée lui offrir ses services ? — Rien, absolument rien ; il n'a pas même souscrit à son journal qui ne lui parvient que par l'entremise des épiciers auxquels il est donné gratis et qui le considèrent juste assez pour confier à ses plis le sucre, la canelle et le savon qu'ils débitent aux braves habitants de notre comté.

Sous ces circonstances, et tout bien considéré, monsieur le rédacteur du Fantasque, je voudrais demander aux gens de Québec, et c'est le seul objet de la présente, des renseignements sur le représentant qu'ils veulent nous donner ; s'il est bon qu'ils le gardent pour eux, ils en ont grand besoin ; s'il est douteux qu'ils l'essaient avant de nous le passer ; s'il est mauvais, ma foi qu'ils en fassent ce qu'il leur plaira, mais au moins qu'ils ne nous mettent pas au risque de changer, comme on dit, un excellent cheval connu, franc du collier, pour un cheval aveugle ou rétif. Un avis que que je me permettrai de donner aux estimables citoyens de Québec c'est de perdre l'insolente manie de vouloir à chaque élection nouvelle fournir aux campagnes des candidats dont ils ne voudraient pas eux-mêmes. Ne serait-il pas convenable que certains jeunes godeluraux, qui ne sont grands que de Join à cause du bruit qu'ils font dans les gazettes, attendissent pour s'avancer qu'on allât les chercher, plutôt que de s'imposer ainsi au pays qui a déjà trop souffert, selon moi, de ces représentants qui ont plus en vue les dix shellings d'indemnité que l'avancement de la patrie. J'ai entendu dire que le véritable talent est toujours modeste. Que penser donc de ces hommes que le pays ne connaît que sur les louanges qu'ils

se donnent eux-mêmes? Je n'en dirai pas davantage pour aujourd'hui; seulement je vous apprendrai que les braves électeurs de par chez nous ont été grandement surpris quand je leur appris qu'ils avaient un candidat à leurs suffrages pour la prochaine élection. Pardonnez-moi cette longue lettre; je n'écris pas souvent, mais quand j'é prends la plume, ma foi, j'y me dégonfle. Agréez mes salutations respectueuses.

Sur la Côte, le 28 août 1844.

L'absence de deux de nos ouvriers que nous n'avons pu remplacer durant la semaine dernière a jeté tout à coup et sans qu'il ait été en notre pouvoir de l'empêcher, une grande irrégularité dans la publication de nos journaux. Il faut que les amis des petits journaux aient de l'indulgence et comprennent que leurs propriétaires qui en souffrent plus que personne ne peuvent se garantir de ces fluctuations dont les grands établissements sont mis à l'abri par le nombre de bras dont ils peuvent disposer.

Comme on peut le voir par l'annonce d'autre part, les Frères Bordelets donnent ce soir leur première représentation. Les journaux des villes où ils ont déjà paru parlent de leur spectacle d'une manière très-avantageuse; des personnes qui les ont vus à Montréal nous assurent qu'ils surpassent en grâce et en élégance tous ceux qui les ont précédés. On parle surtout du tambour de Mr. Casimir, comme de quelque chose d'inouï en son genre.

LES DEUX FRÈRES BORDELETS, ou les Hercules du Nord.

Premiers modèles de l'académie Royale de France, après avoir donné plusieurs représentations à Montréal, auront l'honneur de donner leur première soirée.

Ce soir Lundi,

A U

Theatre Royal,

Leurs exercices seront très-variés.

M. CASIMIR,

Un des Frères, premier tambour de France, sera, sur un tambour, ce que l'on n'a jamais entendu.

N. B. Les affiches du jour donneront le détail de leurs exercices, ainsi que les autres particularités.

Québec, 30 août 1844.